

Lettre de Pierre Minet à Jean Paulhan, 1933-03-01

Auteur : Minet, Pierre (1909-1975)

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Citer cette page

Lettre de Pierre Minet à Jean Paulhan, 1933-03-01, 1933-03-01.
Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 22/11/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/14629>

Information sur la lettre

Date 1933-03-01
Destinataire Paulhan, Jean (1894-1962)
Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2023

Marche - Plage - (Pas-de-Calais)

mon cher Paulhan

ARCHIVES PAULHAN

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir. Elle est bienveillante et vraiment amicale. Mais sais-je savoir y répondre ?


Surtout, sous quel je marche ? Depuis un mois. Après un an d'immobilité absolue avec la moitié du corps prise dans un plâtre, imaginez ce que furent les premiers pas. Quel que chose d'atroce et de grisant. D'abord aidé par deux infirmières je m'appuyais ensuite sur des béquilles. Mes pieds avaient souffert, les talons étaient douloureusement abîmés d'avoir à soutenir ce corps déséquilibré et qui ne parvenait pas à concevoir sa renaissance. J'étais prodigieusement las. Depuis dix jours ce la va mieux. Je marche à l'aide d'une seule canne. J'ai toujours un plâtre mais qui est seulement de la poitrine au genou et ne pèse pas très lourd... Mais à mesure que je progresse la marche m'accapare de plus en plus. Ainsi : $\frac{1}{4}$ d'heure de marche - 10 minutes de repos allongé sur mon lit, la jambe malade légèrement surélevée afin de permettre au genou de se désankyloser peu à peu (il est presque tout à fait raide) - $\frac{1}{4}$ d'heure de marche, 10 minutes

de repos : $\frac{1}{4}$ d'heure de marche, etc. etc. C'est de 8^h
du matin à 4 heures $\frac{1}{2}$ du soir... Tous songez cela ?
Je ne pense pas, je suis tout entier dans mes jour-
naux.

Oui si je pense, c'est promptement et pour un
instant seulement... A votre question : « depuis quand
êtes-vous poète, etc ? », ceci m'est venu tout de
suite à l'esprit : « La poésie qui est comme le
sang de l'âme révoltée est aussi le miroir de
l'âme paisible. Mais cette poés que j'entends est
probablement le état de révolte la plus beau,
la plus harmonieuse, la plus riche. La poésie est
le vrai refuge de l'âme. C'est son habit des
jours de fête... » Après cela rien à faire, la « flam-
me » n'était plus. mais que pensez-vous de cette
« définition » ?

Oui, n'est-ce pas, je vous écris d'une manière
quindée ? Landonnez mes hésitations - l'écriture qui a force
de ne vouloir pas sous dictée je perde mon na-
turel et cherche mes vers alors que je devrais
me laisser conduire par elles... mais heureusement
vous dites bien voir ma salle, ma galerie, mon
espace - ainsi comprenez-vous la difficulté que j'ai
prouvé souvent à trouver à ma pensée une
expression suffisante... leur penser je dois me livrer
à un véritable travail ; et cela transparaît ici.

J'ai reçu vos deux lettres ; vous ne m'avez pas
demandé de faire une note pour celui de Delit. Mais
j'en ferai une pour « les lances rouges » certainement
et une autre aussi si vous le désirez pour « faux
bourgeois de Paris ». Mais comptez-vous sérieusement sur
ces notes ? Si oui, écrivez-le moi, et je me pressu-
rai...

J'écris peu, parce que la marche m'occu-
pare et que les cris de mes camarades et leurs
musiques sont des obstacles presque insurmontables.
Mais quand bien même serais-je dans une cham-
bre,  la nécessité de marcher (et de cette
manière cadencée et fréquente) rendrait le travail

impossible... de courtes notes, ni, du genre de celle
que je vous ai transcrite. Bientôt - quand je marche
rai aisément - je tenterai d'obtenir une chambre
particulière... j'ai le vif désir de reprendre le
livre en cours.

Oui, certainement je collaborerai avec plaisir à votre
«Tableau de la poésie en France».

Je crois bien que la N.R.F. m'a été décidément
fournie, n'est-ce pas? Cependant à tout hasard je
joins deux poèmes écrits il y a quelques mois, à
St. Louis. Je les crois bons dites-moi si vous consentez
à les publier - Et, plus simplement, donnez-moi
votre avis sur eux...

Jusqu'à je marche 3/4 d'heure et me repose 10
minutes, etc... je quitte cette lettre et y reviens.
D'un mon impuissance à vous répondre vraiment...

Vous me posez, à ailleurs des questions fort
graves. Peut-être est-ce que je ne puis pas dif-
férencier mon "souffre" de moi-même, et que je
vois son évolution tassale de l'évolution de
ma « conscience »; et j'entends l'évolution de mon
style aussi... Je vous dis cela très mal. Je ne
peux pas maintenant vous décrire les nombreu-
ses découvertes faites durant cette dernière an-
née ni me peindre à vous tel qu'il a pu
paraître je crois être. Parce que pour cela je
devrais me recueillir et que c'est impossible.
Mais certainement je me suis enrichi. L'enthousiasme
est perdu, et la joie même. A leur
place s'affirment les «harmonies de la souffrance»
mais non! mon cher Paulhan, je ne partirai
pas à vous dire cela aujourd'hui....

Je ne crois pas au « progrès de l'écriture ». Mais
il y a ceci : à présent j'écris correctement le
français, j'ai plus de vocabulaire, et n'est-ce
pas que je ne fais plus de fautes d'ortho-
graphe?! (vous souvenez-vous? : certaines de
mes fautes vous étaient inexplicables - elles é-
taient ma naïveté et précisaient mon « al-
lure ». J'étais harmoniquement incohérent -

Je n'ai plus ces charmes ; peut-être pour cela vous
 est-il souvent difficile de me reconnaître ? - Je
 tiens énormément à votre amitié que je crois
 fragile et qui pour cela me paralyse un peu.
 Cependant mon amitié pour vous ne m'a ja-
 mais permis de vous atteindre vraiment. - Elle
 n'a pas "sûr" assez ni assez confort. Je
 voudrais qu'elle fût d'une intensité plus
 simple peut-être, plus vivante... Mes lettres
 à vous reflètent toutes ce besoin d'attein-
 dre l'homme en même temps que l'écrivain.
 Par exemple ; vous savez, je crois, que depuis plus
 de six ans ma vie appartient à un amour
 qui est seul à me donner une raison d'être
 (je m'exprime excessivement mal - mais faites l'af-
 faires) - maintenant je n'ai pas une pensée qui
 ne s'en inspire... Eh bien ! je ne saurais
 rien vous en dire, et il me paraît impossible
~~de vous~~ que vous me compreniez, que vous
 ayez une juste notion de moi sans
 cela... (pardonnez-moi : il me paraît impossible
 que vous me compreniez, puisque je ne vous ai
 rien pu dire, etc...) - Bon ! - mais passons ! Je
 renonce à poursuivre cette lettre... Mais écrivez-
 moi, Souly - vous ? Et certainement un moment
 se présentera où je serai à même de vous
 écrire mieux... Prochainement... ou bien ne
 vous écrivez^{que} quelques mots chaque jour, et
 lorsque cela fera deux, trois pages, vous les
 enverrez - mais je fais attendre votre lettre

Je vous envoie mon amitié
 et suis toujours de votre

Henri Muret -

P.S. - Je suis très fier
 de vous
 N.R.F. de vous ! mais je ne saurais
 rien
 vous en dire
 Plus de Tarlo - Service

ARCHIVES PAULHAN

P.S. Faites mes amitiés à madame Pascal.